

Warelles au fil du temps

Communication de M. Jean GODET.

En préparant la communication sur « La gentilhommière de Warelles » nous avons appris l'existence probable d'un manuscrit donnant des détails curieux sur l'histoire de ce bien. Ce manuscrit existe réellement et nous avons eu la bonne fortune de pouvoir le consulter à loisir. C'est un recueil de notes qui, outre nombre d'extraits d'archives qui nous étaient connus, contient maints renseignements des plus précieux et qu'il serait vain de chercher ailleurs ; la narration des faits marquants dont le domaine de Warelles fût le théâtre est particulièrement attachante.

Le manuscrit — point si vieux qu'on nous l'avait dit il est vrai — est entièrement inédit ; il a été rédigé à la fin du siècle dernier par l'Abbé V. Kurtz qui appartient à la maison Saint-Augustin, à Enghien.

Chaque fois qu'en rédigeant la présente communication nous avons eu recours aux « Notes sur le château de Warelles », nous l'avons indiqué de deux manières ; soit en mentionnant le nom de l'Abbé Kurtz, soit par les initiales de l'auteur mises entre parenthèses.

L'étymologie de « Warelles » serait « lieu de défense ». « Warelles » viendrait en effet du saxon « war » qui veut dire « endroit fortifié ». « War » se retrouve d'ailleurs dans le verbe wallon « warden » signifiant « garder ».

Plusieurs localités, qui de même que Petit-Enghien firent partie de l'ancien comté de Hainaut, comptèrent également une seigneurie de Warelles ; citons : Bougnies, Boussoit, Elouges, Quévy-le-Grand, Quévy-le-Petit où il existe un hameau de Warelles, et enfin Thoricourt. En France, une localité porte de nom de Warelles (lez Maubeuge).

De quand date, en territoire de Petit-Enghien, la construction

du château actuel de Warelles lequel fut le contemporain des d'Yve, derniers seigneurs de Warelles ? La partie la plus vieille remonterait à 1631 ; il s'agit de l'aile où est la chapelle. Ce serait là l'emplacement d'un manoir primitif dont ce qui resterait de fondations soutiendrait l'aile qui abrite cette chapelle castrale.

Au siècle dernier, il se trouvait encore en la gentilhommière deux peintures sur toile exécutées au plus tard en 1638 et représentant « les deux anciennes façades (avenue et jardin) du château d'autrefois » (V. K.).

Les seigneurs de Warelles furent d'abord les de Warelles, à partir du XV^e siècle les d'Auxy et, dès le XVI^e, les d'Yve.

Les d'Auxy avaient pour devise « Et toi Auxy ». Le roi de France alors qu'il faisait distribution de titres de noblesse aurait dit à un des personnages présents : « Tu auras la terre de... » et au suivant qui était précisément un d'Auxy : « Et toi aussi » d'où la devise. Variante : s'adressant au premier, le monarque se serait exprimé en ces termes : « Je te nomme chevalier ».

C'est en 1472, par le mariage d'un Jean d'Auxy avec Jacqueline Faumal, dite de Goegnies et dame de Warelles, que la seigneurie de Warelles passa dans la famille d'Auxy. Ce Jean d'Auxy aurait été bâtard d'un autre d'Auxy portant le même prénom.

Vers le milieu du XVI^e siècle, la seigneurie de Warelles fut apportée en dot à Jean d'Yve par Marie d'Auxy, dame de Warelles, morte en 1563 ; leur mariage avait eu lieu en 1545.

Ainsi que nous l'avons écrit en notre précédente communication consacrée au château dont nous évoquons le passé, les d'Yve, ses derniers seigneurs — ainsi d'ailleurs que toutes les autres branches de cette famille — descendent de Jean qui vécut dans la région dite de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Si l'on veut remonter encore plus loin, on s'aperçoit que les d'Yve sont d'origine espagnole ; on trouve en effet leurs lointains ancêtres à Biscra (Nobiliaire des Pays-Bas, Malines 1779).

Les d'Yve qui furent seigneurs de Warelles se sont principalement fait remarquer dans la carrière des armes.

En 1566, Jean d'Yve, seigneur de Warelles, également qualifié d'écuyer, « étant parvenu en son aage de 15 ans a fait de sadite « seigneurie à son compteur comme bailli de Hoves levons pour « droit de camberlaige de tant que ledit fief est ample la somme « de 64 livres 4 deniers ».

L'original du passage que nous venons de reproduire textuellement est de la main d'Estienne Poignant, Poignant ou Pourgnant lequel fut ce bailli d'Hoves précité (Archives générales du Royaume, dépôt : Fonds d'Arenberg, compte de Jean Dandelot,

février 1565 au 31 mai 1566, année 1566, n° 8.084, Recettes, 2^e recette). Camberlaige signifie paiement de relief.

Naguère, on conservait au château de Warelles un arbre généalogique des anciens seigneurs du lieu. L'Abbé Kurtz ne craint pas de le qualifier de « vrai chef-d'œuvre d'art ». Cette pièce unique a subitement disparu au cours du dernier siècle.

« La tradition, plus ou moins légendaire, lit-on dans les notes « de l'Abbé Kurtz, nous rapporte que jadis on tenait garnison au « manoir. Un seigneur aurait eu, à une époque assez rapprochée « de nous, 200 hommes d'armes à Warelles (ce qui fut pour lui une « cause de ruine, ajoute la légende !) »

A notre humble avis, cette « époque assez rapprochée de nous » doit l'être beaucoup moins qu'on veut bien le dire ; s'il y a vraiment eu une petite garnison à Warelles, ce doit être en plein Moyen-âge qu'elle a existé. En ce cas, les soldats devaient sans doute loger dans les dépendances de l'ancien manoir. Quoi qu'il en soit, tout cela semble tenir beaucoup plus de la légende que de l'histoire.

Naguère, cinq cents hectares, tant de bois que de terres de labour, composaient le domaine de Warelles. Sauf une infime partie exploitée par les châtelains eux-mêmes, toutes les terres étaient affermées. Actuellement, tout le sol qui dépend de la partie du château convertie en ferme forme « un beau bloc d'une contenance de 50 ha. (André Balot, ingénieur agronome : thèse sur « La ferme de Warelles ») ».

Parmi les archives de la cure de Petit-Enghien il se trouve une ancienne copie du « Quayer de deux XX^{es} deniers du revenu de « tous biens Immeubles en la terre Justice et Srie de Warelles et « thilloel au bois prez Enghien de L'année 1604 accordé par les « Estats de ce pays de hainaut pour subvenir aux affaires dud « pays et de leurs Alzes Serenissimes Princes et Seigneurs Souve- « rains d'jcelluy ensuite des Lettres de Son Exce Le Duc de Croy « et d'Arschot Gouverneur Capitaine Gnal et Grand Bailly dudit « Pais ».

Par le chapitre II qui traite « des Maisons occupées a Louaige », nous apprenons que le seigneur de Warelles donnait à cens les biens suivants :

à Estiene Fouchart, « le court et cense dud Warelles avec ses appendand » ; à Nicaise Le Roy, « le petit dismeron (terre soumise à un certain droit) de thielloel au bois » ; à Jacques Le Tryme « une maison et jardin pretz et terres Lables de trois bonniers appelé Clippreau ».

L'original du cahier fut signé par Jacques de le Cauchies, E. Foucart, Bastien Cortembosque, Jacques Lequien et Jan Plen-

tem, tous gens de loy de la seigneurie de Warelles, ce qui sous la date de « Le 5^e de L'an 1754 » est attesté par J. Peruez, Official à Mons, sous la forme suivante que porte la copie conservée à la cure de Petit-Enghien : « Il est ainsy de Quoyer Principal Reposant En La Tresorrie de Messeigneurs des Etats D'haynaut ».

Voici deux courts extraits de l'ouvrage « Les Echevins et leurs actes dans la province de Hainaut » (Mons 1891) où Emile Prud'homme, considérant deux époques différentes, nous entretient de la composition de l'échevinage dont les pouvoirs s'étendaient sur l'ancienne seigneurie de Warelles.

« L'échevinage de la seigneurie de Warelles avait pour lieutenant-mayeur, en 1557, J. Hieremary ; et pour échevins, Jehan « Desnonwe, Zègre Bonnet, Jacques de le Cauchie et Zègre Baude-« wins créé échevin pour la passation d'un acte seulement (p. 150) ».

« Un acte, passé le 23 mars 1618 devant les mayeur et esche-« vins des terres, justices et seigneuries de Warelles, de Tilleul-au-« Bois et du Grand et Petit-Roussy, cite Jacques de le Cauchie, « mayeur de ces seigneuries et les échevins Nicolas Bascourt, « Anthoine Marin, Jean de Blandre et Josse Denys. Ce dernier fut « créé échevin pour la passation dudit acte seulement (p. 150 et 151) ».

Ainsi que celle de Warelles, les seigneuries de Tilleul-au-Bois et du Grand et Petit-Roussy se trouvaient également à Petit-Enghien.

Il y a environ six ou sept ans, les vieilles ardoises du toit de la tourelle du château de Warelles furent emportées par une bourrasque ; ce n'est que de nombreux mois après ce méfait du vent que le toit fut enfin recouvert de petites plaques ayant de la ressemblance avec les ardoises détruites. Il est regrettable que celles-ci n'aient pas été remplacées.

En face de la tourelle se trouve une prairie, ancien verger, bordée de haies. La majeure partie du sol de cette prairie forme un grand carré légèrement surélevé et entouré de sortes de fossés très peu profonds mais fort larges. Ce carré indique-t-il l'emplacement d'un ancien bâtiment ? C'est peu probable. Des sondages faits en 1953 en vue d'établir la carte pédologique de la ferme n'ont pas révélé que les terres de la prairie aient jamais été remuées un peu profondément.

A la fin du siècle dernier, on voyait encore près de l'étang de Warelles, dont l'étendue est de quarante ares, des restes de murs en briques provenant peut-être de quelque vieux bâtiment.

Il y avait naguère deux étangs à Warelles : l'étang d'en haut, autrement dit celui qui existe toujours, et l'étang d'en bas lequel était situé en face du premier, de l'autre côté du chemin. L'empla-

cement du second se laisse encore très bien deviner. Il y a deux ou trois ans, M. Paul Balot, le fermier du château, a fait creuser une large fosse, aujourd'hui bien remplie d'eau, sur une petite partie de ce qui fut l'étang d'en bas.

D'après la généalogie de la famille Balot, établie par André Balot et Léo Verriest, archiviste de la Ville d'Ath, M. Paul Balot, fils de feu le docteur Balot, ancien échevin de Petit-Enghien, a pour plus lointain ancêtre connu un certain Balot d'Ancre, « homme libre, vraisemblablement de franche origine », qui « possédait « en 1275 des terres sur le ruisseau d'Ancre à la limite de Ghoy et « de Ogy près de Lessines (La famille Balot au pays d'Ath, 1954) ».

Voici les noms des trois anciens fermiers de Warelles qui se sont succédé immédiatement avant et jusqu'à M. Paul Balot :

Chevalier, Firmin Pierret et Auguste Jacquet ; les deux derniers étaient respectivement arrière-grand-père et grand-père de M. Paul Balot.

Le bâtiment servant aujourd'hui de grange a été construit en 1889, alors que Firmin Pierret dirigeait la ferme.

Derrière le château de Warelles, on voit une excavation assez large et d'une certaine profondeur, dont les parois laissent apparaître de la maçonnerie ; c'est l'ancien vivier du castel. La maçonnerie porte des traces de l'arche d'un petit pont qui s'est écroulé jadis.

Tout près de l'ancien vivier, autrefois profond, se trouve un monticule de terre qu'on nomme « El parapette » (le parapet). Les terres qui le composent ne seraient autres que celles qui auraient été extraites en creusant l'ancien vivier. Une petite borne de pierre carrée, semblable à celles qui délimitent le territoire et les champs de la commune de Petit-Enghien, se remarque sur le monticule et porte les lettres « AR » (Arenberg) nous rappelant qu'il y a une centaine d'années environ Warelles devint la propriété du duc d'Arenberg. Un socle de pierre ayant sans doute supporté une statue ou peut-être une croix se voit tout à côté du monticule.

A la fin du siècle dernier, les vieilles gens disaient que s'était sur « El parapette » que jadis on montait la garde (V. K.).

Devant le petit pont qui donne accès au château est un emplacement herbu où s'élèvent de vieux arbres. Cinq de ceux-ci, des tilleuls, âgés au moins de cent cinquante années, se dressent sur une même ligne, très près l'un de l'autre ; ils sont en avant et à quelques pas du petit pont, tout au début d'un court chemin de terre qui longe la partie du castel convertie en ferme. Ils portent chacun une longue fente longitudinale. Ces fentes ont été produites par de gros clous enfoncés en 1815, peu avant la bataille de Waterloo, par les soldats anglais qui cantonnèrent à Warelles pendant

cinq à six semaines. Les fentes étaient plus petites à l'origine ; elles se sont agrandies par suite de la croissance des arbres. C'est au pied de ceux-ci que les anglais faisaient du feu pour préparer leur nourriture et les clous servaient à suspendre leurs marmites de campagne.

Datant probablement de 1724, la porte du petit pont donnant accès au castel semblait en 1896 ne devoir être bientôt plus que ruines ; en conséquence, la Sérénissime Maison d'Arenberg jugea prudent de la faire démolir. « On voit encore, écrit l'Abbé Kurtz, « les pierres dans la cour. Les deux battants des portes se trou-
« vent, l'une sous le pont, l'autre fut utilisé je ne sais comment ». A la suite de ces lignes, une autre main a ajouté entre parenthèses « tout a été acquis par M. le marquis d'Yve — Bois-de-Lessines ».

A l'endroit où, venant du château, le petit chemin de terre traversant le bois pénètre dans ce dernier, on voit deux vieilles bornes de pierre ; deux semblables se remarquent également au début de l'allée plantée d'arbres qui, passant devant l'étang, va vers le vieux castel et on en voit deux autres encore sur les bords du chemin de terre qui longe un des côtés du château, celles-ci à courte distance de ce dernier. Ainsi que les quatre autres qui se trouvent au lieu où le chemin traversant le bois atteint la route qui passe devant lui, elles sont toutes les restes d'une ancienne barrière.

En un intéressant article qu'il a consacré à « Une visite au Musée de la ville d'Enghien », (voir « L'Enghiennois » du 22 juillet 1951), Yves Delannoy signale qu'on peut voir entre autres dans ce musée deux pierres de grande dimension. « La première, dit-il, est « le linteau qui décorait jadis le seuil de l'hôtel des seigneurs de « Warelles, en la rue de Nazareth, (à Enghien). Les armoiries qui « s'y trouvent sont celles de Jean d'Yve de Warelles et de Marie « d'Enghien », femme de ce dernier, morte en 1658. La seconde proviendrait du château de ces seigneurs de Warelles (à Petit-Enghien). Yves Delannoy précise en outre que la première de ces pierres a été donnée au musée par M. H. Denys et la seconde par M. le docteur Em. Deprêter.

Près du château, il n'y eut pas toujours qu'un bois mais bien plusieurs ; jadis, il aurait même existé un ermitage dans les bois de Warelles. Le bois de Warelles survivant, comprenant 4 ha. 50, est divisé en deux parties à peu près triangulaires par le chemin de terre qui part du château et aboutit à la route allant d'Enghien à Rebecq. Les Pères jésuites qui occupaient le château de temps à autre ont baptisé la partie du bois située du côté du hameau de Grandchamps bois des philosophes et l'autre partie bois des théologiens. Le bois des philosophes est le vieux bois du pilori. Ce der-

nier nom lui vient de l'appareil de justice qu s'élevait naguère à sa lisière.

Deux des trois côtés du bois du pilori sont bordés par un chemin tandis que le troisième l'est par un champ. Avant 1840, un chemin longeait également ce troisième côté ; à peu près à mi-distance des deux extrémités de la lisière du bois qu'il suivait, aboutissait un autre chemin, dit le chemin vert, lequel venait d'Hoves.

Ces deux chemins furent supprimés en 1840 et remplacés aux frais de la châtelaine de Warelles, par celui qui part de la pointe du bois du pilori pour atteindre la ferme Huylenbroeck. Cette nouvelle voie fut pompeusement dénommée « chemin royal ».

En labourant le champ qui touche à la lisière du bois, on met encore à jour des pierres qui indiquent le tracé de l'ancien chemin vert. Dans le même champ, avec quelque attention, on peut d'ailleurs encore découvrir une légère dépression du sol qui laisse deviner ce même tracé.

C'est au point où le chemin vert rejoignait celui qui longeait le bois que se dressait le pilori des seigneurs de Warelles. Celui-ci — si toutefois il est permis d'employer semblable expression pour un tel monument — avait, paraît-il, fort belle allure. En face et à quelques pas du pilori, il y avait une « assez grande » chapelle dédiée au père nourricier du Christ et qui, dit l'Abbé Kurtz, « ressemblait à celles qu'on a construites sur le parcours du grand tour de Saint Sauveur (procession du lundi de la Pentecôte) à Petit-Enghien ».

« On voit encore à la ferme Halin (près de l'étang Minos), écrit encore l'Abbé Kurtz, une pierre ornée des armes d'Yve, qui semble avoir surmonté le linteau de la porte du petit sanctuaire ».

Un vieillard qui avait encore connu le pilori debout lui trouvait dix mètres de haut mais il semble qu'il faille en rabattre quelque peu, les deux approximations que l'on rencontrera dans le paragraphe suivant devant vraisemblablement se rapprocher davantage de la réalité.

Sur un assez large piédestal, haut de deux mètres environ, reposait le pilori proprement dit qu'on désignait dans le pays par l'expression « bois de houte ». Formé d'une colonne carrée et à canelures, il avait été taillé dans un seul bloc de pierre. La hauteur de la colonne était d'à peu près cinq mètres ; on voyait à son sommet une espèce de vasque et à son fût les armes d'Yve, seigneurs du lieu dit, à Warelles, avait droit de basse, moyenne et haute justices.

De tous les vieux documents que nous avons compulsés jusqu'ici en vue de retracer le passé de Petit-Enghien, aucun ne nous

a appris ni ne nous permet d'en déduire qu'un coupable nettement désigné ait jadis été attaché au pilori de Warelles, de même d'ailleurs qu'à celui des ducs d'Arenberg qui — nous l'avons déjà écrit en d'autres pages — s'élevait dans le temps sur la place du village. De ceci, il n'y a cependant pas lieu de conclure que jamais un individu, alors qu'il avait maille à partir avec la Justice n'eut l'extrême désagrément de faire très intime connaissance avec l'un ou l'autre des deux piloris.

L'Abbé Kurtz dit que la chapelle qui faisait face à celui de Warelles « avait sans doute été élevée là pour donner de bonnes « pensées aux malfaiteurs, qu'on attachait au pilori de façon à les « obliger de regarder la chapelle (et aussi pour être vus de tous « ceux qui passaient par là). Elle fut démolie entre 1840-1850 ».

A peu de distance du château, il y avait également une autre petite chapelle.

Symbole d'un régime disparu, le pilori de Warelles lui survécut un demi-siècle environ ; il fut abattu en même temps que la chapelle qui lui faisait face. « Vers 1850, précise l'Abbé Kurtz, la « colonne gisait tristement sous les tilleuls de Warelles, où elle fut « vendue en 1859 (?) avec d'autres pierres. Nous avons encore « trouvé en 1887 des briques, à l'endroit où était le socle du vieux « pilori ». — En un autre passage de ses notes, l'Abbé Kurtz, ajoute que le pilori « fut vendu avec d'autres pierres » et « doit donc se trouver dans les environs ». Qu'est-il devenu depuis lors ? Peut-être l'apprendrons nous un jour !

Alors qu'en 1815, peu avant la bataille de Waterloo, des soldats anglais, comme nous l'avons dit, cantonnaient à Warelles, des officiers anglais logeaient au château. L'Abbé Kurtz précise que ceux-ci appartenaient à l'Etat-Major de la Brigade du lieutenant-général Stedman, dite « Brigade indienne » parce qu'elle était formée d'hommes servant habituellement dans les Indes. Ces officiers anglais exerçaient-ils réellement leur commandement dans cette brigade qui faisait partie des troupes hollando-belges ? Cela semble des plus douteux !

C'est devant la cour d'entrée du château, également avant le fameux 18 juin 1815, que furent dressés des tréteaux à l'usage d'une musique militaire qui, chaque soir, de sept à huit heures, vint donner la « sérénade » (V. K.).

Il y avait naguère au château, disait-on, un certain portrait de demoiselle peint en 1815 par un des officiers anglais qui logèrent à Warelles. Les gens de la maisonnée appelaient ce tableau « une Pompadour » ; il était sur bois et on y lisait ces mots « Dona x Ana x Maria x Mauricia » (V. K.).

En 1815, une bande de « Chouans » cerne le château. Hâtons-nous de faire remarquer qu'ils n'ont rien de commun avec ces héroïques paysans de France qui, tirant leur nom de celui de Jean Cotte-reau, dit Jean Chouan, luttèrent désespérément, pour Dieu et leur roi, contre les troupes de la 1^{re} république exécrée.

Les « Chouans » de Warelles sont d'une espèce particulière. Sorte de bandits de grand chemin, ils suivent les armées et, afin de piller plus facilement, ne craignent pas de porter l'habit militaire. Tuer ne les gêne guère.

D'ailleurs — soit dit en passant — en France même, à l'époque de l'insurrection royaliste, il y eut un peu partout dans l'ouest des bandits que « usurpèrent le nom de Chouans pour se livrer à d'affreux brigandages (« Lettres sur l'origine de la Chouannerie et sur les Chouans du Bas-Maine », par J. Duchemin Descepeaux, MDCCCXXV, tome premier, p. 51) ».

Afin de demander du secours, le châtelain de Warelles — c'était le père de la dernière comtesse — écrivit à la hâte un billet « à l'officier anglais en quartier au parc d'Enghien ». Pour ne point tomber aux mains de ceux que les habitants de la contrée croyaient flétrir d'un nom qu'en toute candeur certainement ils ne savaient glorieux, le domestique porteur du message s'enfonça dans ce qu'on disait être un souterrain. Ce fameux souterrain ne devait être qu'un simple conduit ayant servi à l'écoulement des eaux provenant des fossés du château et se déversant dans l'ancien étang d'en bas depuis lors asséché ; on se souviendra en effet que le domaine de Warelles ne possède plus aujourd'hui qu'un seul de ses deux étangs de naguère.

Le domestique arriva heureusement à Enghien sans encombre. Peu après, de la cavalerie anglaise, chevaux lancés au grand galop, apparut à Warelles.

L'Abbé Kurtz dit tenir ce récit du vieillard déjà cité et dont le père était ce domestique qui avait porté le message du châtelain à Enghien.

Bien qu'on ne nous le dise pas, il est à croire que les anglais eurent tôt fait de capturer ou tout au moins de disperser les bandits.

Ceux-ci semblent avoir été assez nombreux dans la région. Les anglais les pourchassaient ce qui un jour donna lieu à une cruelle méprise : des ouvriers au travail dans un champ essayèrent le feu des fils d'Albion qui croyaient apercevoir des « Chouans ». Les anglais à leurs trousses, les prétendus bandits prirent la fuite et réussirent à se réfugier dans une ferme où se ruèrent les poursuivants. Ces derniers exigent que les « Chouans » leur soient livrés. Le fermier donne « une tartine » aux soldats, « les anglais hésitent, on s'explique, et l'on se quitte bons amis » (V. K.).

On estimait beaucoup les militaires anglais parce que fort généreux. « Ils avaient des ceintures remplies d'or » confia à l'Abbé Kurtz le vieillard déjà deux fois cité.

C'est entre Hoves et Warelles que les cavaliers anglais s'exerçaient à la manœuvre. La voix de leur commandant avait une telle puissance qu'on l'entendait, paraît-il, à une demi-lieue à la ronde (V. K.).

Avant de quitter son château — peut-être voulait-il que son absence permît aux officiers anglais de s'y sentir parfaitement chez eux — le châtelain de Warelles avait jugé prudent de faire murer l'entrée de ses caves à vin. A son retour, il n'en eut pas moins l'extrême déplaisir de constater que l'on avait percé les murs et enfoncé les portes qui protégeaient bien mal un breuvage que le militaire, surtout en campagne, n'a jamais méprisé (V. K.).

En 1815 également, des troupes allemandes cantonnèrent dans les environs de la gentilhommière. « Ça c'étaient des laids bougres ! Ils voulaient toujours de la bière ! La nuit il fallait rester éveillé pour leur apporter à boire deux trois fois ! Un jour ils ont pris mon grand-père, jardinier au château et l'ont obligé d'aller chercher de la bière. Pour le forcer d'aller plus vite, ils le battaient à deux jusque dans le fond de la prairie (Récit du vieux) » (V. K.).

Le 15 novembre 1832, une armée française forte de soixante mille hommes franchit la frontière belge en quatre points dont Tournai. Elle était sous les ordres du maréchal comte Gérard qui, en 1815, s'était distingué à Ligny ; cette armée allait faire le siège de la citadelle d'Anvers que les Hollandais tenaient encore malgré la révolution victorieuse de 1830. C'est durant cette marche vers Anvers que des soldats appartenant aux troupes du maréchal logèrent à Warelles. Le 19, les Français étaient devant la métropole ; la reddition de la citadelle eut lieu le 23 décembre suivant.

En 1914, des soldats allemands cantonnèrent dans le domaine de Warelles ; en 1918, ce furent des anglais. Au mois de mai 1940, d'autres anglais qui battaient en retraite passèrent par Warelles.

Enfin, comme nous l'avons dit en notre premier article sur la gentilhommière, des soldats allemands, au cours de la seconde guerre mondiale, cantonnèrent encore quelques temps dans le vieux domaine.

Veut-on avoir une idée des nectars qui se consumaient naguère au château, voici des inscriptions relevées dans les caves où reposaient les vins : « 1826, 1782 » ; « 1786 Haut Anjou » ; « Haute Anjou » ; « Tours 1782 » ; « Haut Macon » ; « Secq 1786 » ; « Malaga » (V. K.).

Un ancien curé de Petit-Enghien, Gustave-Adolphe Vanblae-

ren, qui dirigea la paroisse de 1847 à 1854 et mourut curé de Marcq, « logea quelques temps au château pendant que l'on restaurait son presbytère » (V. K.).

Précisons ici ce que nous avons déjà dit sommairement en notre précédente communication consacrée au château.

Mis en vente en 1859, celui-ci et la majeure partie des terres de Warelles furent achetés par le duc d'Arenberg. En 1898, par héritage, le domaine y compris l'ancien étang Minos transformé en prairie, devint la propriété de la duchesse Charles de Croy-Dülmen, née Marie-Ludmilla d'Arenberg, décédée à l'âge de 83 ans, le 9 septembre 1953. Aujourd'hui, le domaine de Warelles appartient aux héritiers de la duchesse.

En 1886 eut lieu à Enghien la création du Scolasticat Saint-Augustin. Au début de l'année suivante, les pères de cette institution religieuse songèrent à prendre en location une maison de campagne. « On nous donna le choix, écrit l'Abbé Kurtz, entre Wisbecq « et Warelles, toutes deux propriétés de la famille d'Arenberg. Wisbecq étant trop loin, on se décida pour Warelles, et on le loua « pour 18 ans ».

Rappelons que la partie du château qui n'est pas convertie en ferme fut toujours occupée par les pères jésuites jusqu'à leur départ d'Enghien en 1957.

De même que la pierre tombale d'Anne d'Auxy, aujourd'hui sous le clocher de l'église de Petit-Enghien, se trouvait encore en 1913 dans le pavement du chœur, celle de Jean d'Yve, mort en 1610 et ancien gouverneur d'Enghien, subit le même déplacement.

Alors qu'en 1913 aussi, la grande dalle funéraire de Jean d'Yve était toujours dans le chœur, ses armoiries et une partie de son inscription étaient complètement dissimulées par les stalles. Les pierres tombales d'Anne d'Auxy et de Jean d'Yve avaient leur emplacement primitif du côté de l'Évangile ; celle d'Anne d'Auxy était également recouverte en partie par les stalles du chœur.

Afin qu'on ne les confonde point du fait de la similitude de leur prénom, précisons que le Jean d'Yve qui précède était le fils de celui qui suit.

En notre communication sur « La gentilhommière de Warelles » nous avons raconté l'histoire de la pierre tombale que l'on voit dans un fossé, près du château. On se rappellera peut-être que sur cette pierre que nous nommions « la curiosité de Warelles » sont reproduites les effigies de Jean d'Yve et de sa première femme Marie d'Auxy, morte en 1563. Au début du séjour des pères jésuites à Warelles, ceux-ci, dit l'Abbé Kurtz, eurent un instant l'idée d'encastrier la pierre dans la muraille de la chapelle du château. Il n'y a pas bien longtemps, on nous a rapporté qu'il aurait été

vaguement question de la transporter au musée d'Enghien ; l'état de cette dalle est aujourd'hui bien lamentable.

D'autres membres de la maison d'Yve ainsi que quelques personnages ayant vécu à Warelles dans l'orbe de cette famille furent enterrés à Petit-Enghien, soit dans l'église, soit dans l'ancien cimetière qui l'entourait.

Maxmilien d'Yve, décédé à soixante trois ans, le 7 février 1733, fut inhumé le même jour en l'église de Petit-Enghien.

Le 28 juillet 1747 mourut à Bruxelles « La Très noble et illustre damoiselle marie thérèse D'Yve Damoiselle d'Ostiche Jeune « fille à marier » ; c'était la « fille du très noble et très illustre monsieur François Anthoine Philippe Benoit D'Yve Baron d'ostiche « et viscomte de Bavay » et d'Anne Thérèse Vecquemans de la Verre dont le père, Jean Joseph Vecquemans, fut bourgmestre d'Anvers. Marie Thérèse d'Yve fut « inhumée dans leur sépulture (des d'Yve) « dans le Chœur de L'église de cette paroisse (Petit-Enghien) le « trentième dito » (1).

Neuf ans après le décès de sa fille, soit le 22 octobre 1756, Anne-Thérèse Vecquemans, « dame douarier d'ostiche », trépassa à son tour. Elle fut « inhumée en l'église de Petit-Enghien, dans leur cave de sépulture ordinaire », le lendemain de son décès (Archives de l'Etat à Mons : ancien registre paroissial de Petit-Enghien, n° 760).

Quant à la dernière châtelaine de Warelles, Jeanne-Népomucène, comtesse d'Yve, morte en son castel en 1847 et dont nous avons reproduit l'acte de décès en notre communication ayant pour titre « La Gentilhommière de Warelles », elle fut inhumée dans l'ancien cimetière de Petit-Enghien, à côté d'une petite pierre tombale encastrée dans le mur extérieur du chœur de l'église et qui porte le nom d'Anne d'Yve, née comtesse de Duras Vandernoot, décédée en 1788, femme de Gaspard-Henri-René d'Yve, seigneur de Warelles, et grand'mère paternelle de la dernière châtelaine de Warelles.

Le corps de Jeanne-Népomucène fut déposé à côté de celui de sa sœur, Marie-Anne-Thérèse d'Yve, morte à Ruysbroek le 6 (ou le 7 ?) novembre 1837 et dont les restes avaient été transportés à Petit-Enghien dès après son décès (Registres paroissiaux de Petit-Enghien).

Dans l'ancien cimetière du village aujourd'hui désaffecté et dont tous les monuments funéraires ont complètement disparu, il

(1) Et non le 28 ainsi qu'il est indiqué par erreur sous le numéro d'ordre 694 de la « Table alphabétique générale des actes des anciens registres d'enterrements » de Petit-Enghien, années 1730 à 1798 (voir notre communication « La gentilhommière de Warelles »).

n'y avait aucune pierre marquant l'endroit exact où furent enterrées les deux sœurs.

On aura sans doute remarqué que la dernière châtelaine de Warelles, et avant elle sa sœur, et plus loin encore leur grand-mère Anne d'Yve, morte — rappelons-le — en 1788, ne furent pas enterrées dans l'église du village. Il ne faut point s'en étonner puisqu'à l'époque où décéda Anne d'Yve l'empereur Joseph II, invoquant l'hygiène, avait déjà depuis 1784 défendu les inhumations dans les églises.

En deux précédentes études (« Brève histoire de l'église de Petit-Enghien » et « Variétés sur l'histoire de Petit-Enghien ») nous avons dit quelques mots du caveau qui se trouve sous le chœur de l'Eglise Saint-Sauveur et dont l'entrée est close par une dalle de pierre sur laquelle on lit : « Ostium Monumenti 1636 ».

Vers la fin du siècle dernier, on racontait qu'un ancien curé du village, ayant voulu « percer le secret du caveau », se risqua à y descendre mais n'y vit absolument rien ! (V. K.). Cette découverte négative — si nous osons dire — peut presque à coup sûr être qualifiée de fable puisqu'il est fort peu croyable que des cercueils, pour un motif qu'on chercherait vainement à deviner, aient été enlevés puis replacés dans le caveau et puisqu'encore, chose essentielle, nous savons par une note laissée par le défunt curé Raedts que cette sépulture des d'Yve contient six cercueils. Trois de ceux-ci doivent donc être ceux de Maximilien d'Yve, de Marie-Thérèse d'Yve et d'Anne Vecquemans.

En outre, nous savons par les anciens registres paroissiaux de Petit-Enghien que les cinq personnages dont les noms suivent et qui tous appartenaient à la maison d'Yve décédèrent en territoire de la commune précitée :

- le 12 juillet 1669, François, fils du seigneur de Warelles ;
- le 17 janvier 1692, Jean-Maximilien d'Yve, seigneur de Warelles ;
- le 30 janvier 1692, Marie-Madeleine de Bethune, baronne d'Ostiche ;
- le 10 décembre 1709, à 3 heures du matin, Jacques-Gaspard d'Yve (né en 1686) ;
- le 1^{er} novembre 1717, Antoine-Philippe-François-Benoît d'Yve, baron d'Ostiche, vicomte de Bavay, seigneur de Warelles, Tilleul-au-bois, etc.

Trois des dépouilles mortelles — mais lesquelles ? — de ces personnages doivent se trouver dans trois des six cercueils que renferme la nécropole des d'Yve en l'église de Petit-Enghien, les trois autres bières devant contenir, comme nous l'avons déjà dit

plus haut, les restes de Maximilien d'Yve, de Marie-Thérèse d'Yve et d'Anne Vecquemans.

D'autre part, pour huit membres de la famille d'Yve décédés à Petit-Enghien à partir de 1636, date de l'aménagement du caveau, on n'en compte que six dont les corps y furent déposés ; il y eut donc deux membres de la maison d'Yve morts à Petit-Enghien, aussi depuis 1636, dont les dépouilles ne furent pas descendues dans le caveau. Ces dernières dépouilles furent-elles inhumées en un autre endroit de l'église de Petit-Enghien, dans l'ancien cimetière du village ou encore transportées ailleurs, par exemple, en quelqu'autre sanctuaire ? Force nous est d'avouer que nous l'ignorons.

Si d'ailleurs — c'est presque une lapalissade de le dire — nous étions édifié quant au lieu d'inhumation de ces deux dépouilles, nous connaîtrions alors certainement le nom des deux défunts et, par le fait même, ceux de tous les personnages dont les restes reposent dans le caveau de l'église de Petit-Enghien.

Dans le fond de ce sanctuaire, près des fonts baptismaux, on voit, appendus au mur par un de leurs angles, deux blasons funéraires de forme carrée et peints sur carton ; ils représentent les armes des d'Yve et on y lit respectivement : « Obit 12 avril 1788 » et « Obit 12 juin 1819 ».

Le 26 décembre 1737 mourut jacq « van wisbecque », cocher au château de Warelles ; il fut inhumé le lendemain dans l'église de Petit-Enghien.

Le 18 janvier de l'année 1754 décédait Louise Boulogne « demeurante au château de warelles » et épouse de Philippe de Corte lequel était natif de « montroeil en picardie ». Louise Boulogne fut enterrée dans l'église de Petit-Enghien le 19 janvier.

En 1755, le 19 mars, trépassa Nicolas-Joseph-Pierre « jeune homme à marier », Ce domestique de la douairière d'Yve d'Ostiche fut inhumé le jour suivant dans le cimetière du village (Archives de l'Etat à Mons : ancien registre paroissial de Petit-Enghien, n° 760).

Sous la chapelle du château, il est une cave qui reçoit le jour par un petit soupirail. Voici les réflexions qu'a inspirées ce réduit à l'Abbé Kurtz :

« Une cave sous la chapelle ? Avait-on voulu faire là un caveau de famille ? C'est peu probable puisqu'on avait un caveau « à l'église de Petit-Enghien et puisqu'on enterrait les morts du « château dans le chœur de Petit-Enghien, avant même qu'on eut « construit un caveau dans cette église. Y mettait-on les morts en « attendant l'enterrement ? C'est peu croyable ! (Je crois que c'était « une cave pour le vin de messe, etc.) ».

Au siècle dernier, Warelles avait l'attrait du mystère : on prétendait qu'un souterrain — celui-là même dont il a été question à propos des « Chouans » — partait du château pour aboutir à la place (?) d'Enghien.

« On aurait vu entrer à Warelles (en 1815 ?) une grosse voiture chargée de fusils, qui seraient encore cachés dans le château, etc., etc. » (V. K.).

« Aujourd'hui encore (1899), écrit l'Abbé Kurtz, les paysans sont persuadés qu'il y a des trésors, des armes, etc, cachés à Warelles. Vers 1859 on parlait beaucoup de ces fameux dépôts d'argent ». Le duc d'Arenberg voulut en avoir le cœur net. Sur ses instructions, un petit groupe d'ouvriers vint au château où ces hommes enlevèrent les dalles constituant le pavement d'une cave. Comme on devait s'y attendre, le résultat des fouilles fut complètement négatif.

Toujours au siècle dernier, on affirmait qu'un fantôme tout de blanc vêtu errait parfois la nuit dans les bois et les champs environnant le domaine et, conte plus invraisemblable encore, le bruit se répandit même dans le pays qu'on avait vu « deux têtes de feu » dans les bois de Warelles.

Cette apparition aussi terrifiante qu'irréelle fut-elle le fruit de quelque imagination dérégulée ; doit-on en accuser un ou plusieurs mauvais plaisants dont la race est fort vieille ? Sans doute, le dernier mot de cette petite énigme, ne le connaissons-nous jamais !



